

Brûler

Qu'est ce qui l'a poussé ?

Poussé où ? À bout. Poussé d'où ? Du troisième étage. Maintenant, c'est sûr, ils ne peuvent plus l'atteindre. Pas qu'il soit inaccessible, non, il ne fait qu'un avec le goudron. Il suffit de se baisser pour lui susurrer des mots à l'oreille. Simplement, il n'est plus là. Seule reste l'enveloppe qui a abrité son âme pendant seize ans comme une lettre à remettre à un destinataire inconnu. Étalée sur le sol, déchirée par endroits, brisée en angles aigus. Un contorsionniste un peu trop souple qui fait une sieste à l'aurore. Trouvé là comme une fleur rare qui aurait poussé trop loin. Ce funambule tombé du fil, traits tirés et visage froid, a coupé son propre fil. Mais il n'est pas là pour le dire, alors on cherche. La police est venue tôt, elle a bloqué l'impasse, réglementé l'accès. Prévenu les parents. Et Anna, la sœur. Maintenant, ils pleurent. Des larmes chaudes, brûlantes, qui tracent un sillon sur leurs joues, leur cou, érode leur peau puis la chair pour atteindre le cœur et y laisser à jamais un goût de sel.

Marie et Charline sont au commissariat, raidées sur leur chaise de plastique orange, elles attendent. Elles ont déjà tout dit, décrit, détaillé. Même si elles ont vu de loin, elles ont vu. Entendu surtout.

Il était cinq heures du matin et l'aube pointait. Elles rentraient de soirée. Pourquoi si tôt ? Tout simplement car leurs parents les croyaient tranquillement endormies dans leur chambre depuis la veille. Mais elles avaient le droit de s'amuser un peu, avaient-elles décrété du haut de leurs seize ans. Néanmoins, elles devaient à tout pris être rentrées avant le réveil de leur famille. Elles s'étaient donc donné rendez-vous devant la supérette à vingt-trois heures trente pour filer chez Cassandra, qui organisait son anniversaire. La fête avait été une véritable réussite et les filles étaient reparties épuisées mais ravies. Sur le chemin du retour elles avaient profité de l'ambiance des rues calmes, respiré l'air grisant du matin et ri, ho oui, beaucoup ri. Ri si fort qu'elles crurent s'être attiré des ennuis lorsqu'elles entendirent une fenêtre s'ouvrir dans une impasse mal éclairée. Elles avaient aussitôt cessé leur vacarme et tenté tant bien que mal de se fondre dans la façade crépie d'un bâtiment. Euphorie. Mais alors qu'elles s'attendaient à un cri retentissant parce que c'est cinq heures bon sang, y'en a qui dorment ici, seul un sanglot leur parvint. Perplexité. Elles tournèrent la tête vers l'impasse pour essayer de distinguer la fenêtre ouverte. Elles avaient cessé de rire et écoutaient attentivement, malgré le bourdonnement de fatigue qui envahissait leurs oreilles. Une respiration saccadée à peine audible résonna dans le silence des murs. Des pleurs ? Un rire ? Peut-être bien les deux. On rit quand on s'apprête à faire quelque chose de stupide. Mais pourquoi rire à une fenêtre avant le jour ? Il sembla aux filles que quelque chose avait bougé en hauteur. Elles élevèrent leur regard. Marie pensa avec soulagement qu'elles n'avaient réveillé personne et que quelqu'un fumait sur son balcon. Peu probable, mais parfois, la raison est corrompue et choisit l'option qui lui convient le mieux, sans même concerter l'instinct. Charline se pencha un peu, juste pour mieux voir. Elle crut apercevoir un mouvement au-dessus du garde-fou. Mais elle ne le crut pas seulement. Elle le vit. Effroi. Bruit sourd. Craquement étouffé.

Elles en étaient là. Rien de plus, rien de moins, la vérité pure et dure. Dure. Dur comme le moment où le nom de la victime fut révélé. Elles s'étaient approchées et avaient reconnu sans le savoir le visage de l'un de leur camarade de classe. Appeler la police en urgence avait été leur premier réflexe et elles n'avaient pas cherché à connaître l'identité du propriétaire du corps qui gisait devant elles. Mais, malgré sa nuque brisée et son front sanguinolent, elles l'avaient reconnu.

Il était arrivé en ville au début de l'année scolaire. Il avait l'air gentil, un peu réservé et intéressant. À la rentrée, il s'était retrouvé dans la même classe que Flavien. Celui-ci incarnait la cruauté, la violence et l'agressivité. Bien sûr, il cachait derrière cette façade une âme apeurée, tourmentée et meurtrie qu'il dissimulait pour survivre dans ce monde de douleur. Mais ça, il s'était inconsciemment juré que jamais personne ne le saurait. Jamais. Personne. Dès son arrivée, il avait repéré le petit nouveau. Un garçon qu'il enviait au plus profond de lui sans se l'avouer. Il le voyait lire en cachette pendant les cours d'espagnol, rire avec les filles en maths et regarder par la fenêtre quand il avait fini les contrôles en avance. Il dégageait une sorte d'insouciance, il avait l'air en vie. Et Flavien, toujours entouré par sa bande, était seul. Seul et souffrant. Si vous teniez une allumette entre vos doigts et que la flamme atteignait votre peau, que feriez-vous ? Souffler, évidemment. Flavien l'avait compris et pour ne pas se brûler, il a soufflé sur la flamme qui le blessait.

Ça a commencé avec des surnoms. Des jeux de mots dénigrants auxquels on ne prêtait pas vraiment attention. Puis la parole s'est faite plus dure, s'est armée de lames et a coupé. Les autres riaient un peu, ce n'était pas bien méchant se disaient-ils. Ils regardaient avec amusement cet affront d'une victime déguisée en bourreau envers un innocent. Et si les mots blessent, les rires infectent. Il était seul face à Flavien, pas assez intégré pour que quelqu'un prenne la peine de le défendre. Alors la torture continuait, chaque jour il subissait les attaques qu'on lui lançait. Puis ce furent des bousculades suivies de ricanements odieux, des tapes sur la tête et enfin des coups, de véritables coups mordants et haineux que personne ne voyait. Il se savait observé à la sortie du lycée, traqué dans les couloirs déserts qu'il essayait d'éviter. Mais on le retrouvait toujours. Les poings frappaient, ils connaissaient le chemin pour faire mal sans que cela ne se voit. Alors on ne voyait rien. Rien. C'est ce qu'il disait quand sa mère lui demandait ce qu'il avait fait après les cours pour rentrer aussi tard. Quand son père voulait savoir ce qui le tracassait. Mais il avait honte, il avait peur. Son corps s'était habitué à la douleur mais pas son âme. Chaque jour était un combat contre l'angoisse et le désespoir et souvent, il perdait.

Autour, personne ne réagissait vraiment. Les professeurs observaient une baisse des notes mais rien de plus. Il avait l'air intégré, disaient certains qui voyaient les élèves rire avec lui dans les couloirs. Sauf qu'ils ne voyaient pas. Et un seul mot peut transformer une situation plaisante en calvaire : on ne riait pas avec lui, on riait de lui. Quand on lui adressait la parole, c'était pour lui lancer une injure au visage, pour l'humilier, l'isoler. Et Flavien, malgré cela, ne s'arrêtait pas. Les coups étaient toujours aussi violents, il se défoulait sur sa victime, se rassurait en pensant qu'il était puissant. Il avait besoin de pouvoir. La flamme s'éteignait peu à peu et quand sa lumière disparut complètement, il brisa l'allumette en petits morceaux pour être certain qu'elle ne se rallumerait pas.

La douleur faisait partie de sa vie, la peur aussi, la solitude surtout. Quand il était seul, il entendait Flavien éclater de rire, puis tous les autres qui l'imitaient. Ses pensées accueillait des concerts de rires difformes. Solitude. Et quand on est seul avec soi-même, on se met à penser. À réfléchir. Il a ravalé tant de fois ses idées immondes et morbides. Des sangsues qu'il forçait à vivre au fond de sa gorge. Mais le désespoir a fini par le gagner tout entier, l'aspirer et l'emprisonner. Alors une nuit, seul dans sa chambre, immobile sur son lit, il a dit stop. Son corps a dit stop, son âme a dit stop. Son esprit le torturait si fort, si violemment qu'il lui semblait que rien ne pouvait le soulager. Pris dans un tourbillon de rires sonores et inaudibles, il a simplement ouvert la fenêtre. Il savait que ce qu'il s'appropriait à faire était stupide. Il savait. S'il en avait parlé, s'il ne s'était pas tu, s'il s'était battu, s'il... Chut. Il savait. On pourra toujours chercher pourquoi il n'a rien fait de tout cela. Mais la vérité, c'est qu'il connaissait ces options et qu'il en a choisi une autre. Plus simple peut être. Ou pas. Il savait. Il aurait refermé la fenêtre s'il avait vu de la lumière ailleurs. Il aurait marché jusqu'à la chambre de ses parents, aurait pleuré, pleuré, pleuré dans leurs bras. Il aurait fermé les yeux, soulagé d'un poids tout en sachant que rien n'était encore réglé mais qu'on allait l'aider. Il ne l'a pas fait. Parce qu'il avait vécu des choses trop éprouvantes et trop rudes. La vie le dégoûtait et le monde était loin de son utopie accueillante. Il voulait du bonheur, de la paix, de l'amour, mais le reste a pris le dessus, emportant tout ce qu'il avait déjà loin de lui. Le laissant seul avec l'injustice.

Charline et Marie expliquèrent tout cela à l'agent de police qui les interrogeait après que l'identité de la victime ait été découverte. Ou du moins, elles dirent ce qu'elles savaient. Les insultes, les bousculades et les rires. Elles se sentaient si mal désormais. Mal. Elles avaient tout vu mais elles n'avaient rien fait. Et alors qu'elles passaient une soirée folle, un adolescent s'était tué. Enfin non, les mots, les coups, les rires l'avaient tué. Personne ne l'a retenu et lui, il n'avait qu'à faire le dernier pas. Un pas qu'on ne fait pas normalement. Sauf quand tout ne tient qu'à un fil et qu'on a des ciseaux dans les mains. Fil.

Flavien fut convoqué. Il avoua. Les autres aussi. Ce ne fut pas difficile de tirer tout cela au clair. Mais quelqu'un était mort, d'autres étaient dévastés par sa perte et au milieu, Flavien souffrait toujours. Certes, il avait anéanti la menace qu'il croyait voir. Mais à quoi tout cela rimait-il ? Il y en aurait d'autres des gens comme lui. Il en aurait des tas qui renverraient cette menace. Et il faudrait vivre avec. Vivre. On ne peut pas éteindre toutes les flammes du monde. On n'a pas assez de souffle. Alors il vaut mieux allumer la sienne.